

BASKERVILLE, Peter, éd., *The Bank of Upper Canada. A Collection of Documents*. Toronto, The Champlain Society in cooperation with The Ontario Heritage Foundation, 1987. 397 p.

Robert Sweeny

Volume 43, numéro 1, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304771ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304771ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sweeny, R. (1989). Compte rendu de [BASKERVILLE, Peter, éd., *The Bank of Upper Canada. A Collection of Documents*. Toronto, The Champlain Society in cooperation with The Ontario Heritage Foundation, 1987. 397 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(1), 102–104.
<https://doi.org/10.7202/304771ar>

BASKERVILLE, Peter, ed., *The Bank of Upper Canada. A Collection of Documents*. Toronto, The Champlain Society in cooperation with The Ontario Heritage Foundation, 1987. 397 p.

L'activité bancaire joua pendant très longtemps un rôle central dans le capitalisme canadien et pourtant elle reste, tout compte fait, assez méconnue du monde des historiens. Seul le magistral tour d'horizon de E. P. Neufeld, *The Financial System of Canada*, mérite une place à côté des classiques de l'histoire économique internationale des Hammond, Bouvier, Clapham et Landes. Dès lors, la parution chez la Société Champlain d'un très beau livre, écrit par Peter Baskerville et portant sur la Banque du Haut-Canada, aurait dû nous réjouir, d'autant plus que ce livre contient un historique de la banque, 442 documents d'époque et un appendice statistique. Cependant les promesses ne sont pas tenues et je me demande même si nos connaissances du rôle historique des banques ont été augmentées par cet ouvrage. L'auteur présente l'histoire de cette Banque dans un cadre analytique traditionnel si étroit, qu'il en nie l'importance socio-économique.

Pendant une quarantaine d'années, la Banque du Haut-Canada fut le principal intermédiaire financier de sa région. L'historiographie la décrit comme étant étroitement associée aux politiques coloniales, car la Banque agit pendant longtemps comme agent financier du gouvernement. De plus, les liens organiques entre sa direction et celle du gouvernement à York furent nombreux. C'est sur cette question épineuse du lien entre la finance et le gouvernement que le professeur Baskerville a voulu offrir un éclairage nouveau. Selon lui, l'image d'une banque qui jouissait d'une situation privilégiée, car elle fut au service d'une élite coloniale, est fautive. L'auteur considère que le gouvernement colonial, le «Colonial Office» et la Banque furent institutionnellement distincts et qu'il n'y eut jamais de concordance parfaite des intérêts entre ces divers niveaux décisionnels. Les rapports entre ces niveaux furent souvent conflictuels, même parfois contradictoires. L'insipidité de cette analyse ne soulèverait guère de commentaires, si elle ne cachait pas un faux pas méthodologique très important.

Quelques années après avoir fermé ses portes, le 18 septembre 1866, l'ensemble de la documentation de la Banque fut vendu pour recyclage à 20,00\$ la tonne. Ainsi, le professeur Baskerville dut reconstruire l'histoire de la Banque à partir de la correspondance des fonds privés et publics. Naturellement, il en résulta une chronique de divergences et de débats: on écrit des lettres bien plus souvent pour se plaindre que pour dire que tout va bien. Dans sa version de l'histoire de la Banque, le nombre de ces petites et parfois grosses divergences d'opinions sert à camoufler le fait que, lorsque les enjeux furent de taille, comme lors des crises économique et politique de la fin des années 1830, la Banque bénéficia systématiquement des politiques gouvernementales biaisées en sa faveur. Bref, l'auteur aurait bénéficié davantage d'une analyse critique de la création des sources qu'il a exploitées, de même que d'une exploration du concept de l'État, que d'un dépouillement peu critique afin d'attaquer une théorie du complot à laquelle très peu d'historiens actuels adhèrent.

Le travail de moine que le professeur Baskerville a accompli, en ramassant des centaines de lettres concernant la Banque, et son travail pionnier de reconstruction des séries statistiques de l'activité bancaire dans la colonie souffrent malheureusement du même sort. Au lieu d'essayer de voir comment la Banque influença l'histoire socio-économique de la colonie, l'auteur a choisi de prendre pour acquis que l'activité bancaire devrait être conçue selon le modèle des «staples». Ainsi des questions fondamentales telles que le rapport entre la croissance des petits billets de banque en circulation (569% entre 1834 et 1854) et le développement du salariat dans l'économie ne se posent jamais.

L'approche de l'auteur, selon laquelle une banque ne peut jouer qu'un rôle d'appoint dans l'économie, aurait pu donner une chronique plutôt aride. Ceci n'est pas le cas de ce livre, parce que le professeur Baskerville réussit à donner une personnalité à la Banque. Vu ses sources, il n'est pas surprenant de voir que cette personnalité soit calquée sur celles des directeurs généraux successifs. Les problèmes et la dynamique internes de l'institution sont escamotés en faveur d'une chronique d'une série de PDG parfois omniscients, parfois inexplicablement impuissants. On comprend les difficultés que l'absence des documents pose à l'auteur. Cependant on explique bien moins facilement l'absence dans la bibliographie des classiques de l'historiographie internationale soit sur des banques, soit sur le développement des techniques

administratives au XIXe siècle, lesquelles auraient tempéré cette approche hagiographique.

Un livre est une marchandise et donc on peut se demander si ce livre répond aux besoins du marché? Je crois que la réponse est affirmative, mais le marché vers lequel ce livre se destine n'est ni celui des étudiants ni celui des chercheurs. L'introduction présume une trop grande connaissance des rouages du système bancaire pour que ce livre soit approprié à un cours de premier cycle universitaire. L'absence complète d'une explication des critères de sélection des 311 pages de documents, qui ne sont pour la plupart que des extraits, laisse le chercheur sur sa faim. Il s'agit donc d'un livre à destination de personnes qui ont une connaissance du milieu bancaire, mais qui ne se préoccupent pas des questions de méthodologie historique. Ainsi, je dois conclure que le marché visé par ce livre est celui, fort lucratif d'ailleurs, des hommes d'affaires actifs dans ce milieu qui s'intéressent à l'histoire du monde des affaires. Pour eux, les problèmes soulevés dans cette recension n'auront guère d'importance.

*Département d'histoire
Memorial University of Newfoundland*

ROBERT SWEENY